

La Fleur de Fer

« Je crois qu'on vient de signer l'armistice dans la guerre des sexes, Frans ! Il y a là une dame qui a une fleur à vous offrir. »

Frans Bogaert adresse à Lauren un froncement de sourcils sans équivoque, puis pivote vers le moniteur le plus proche, qui regroupe en un damier mouvant les images de la vidéosurveillance. Il tient à savoir à qui il a affaire avant de daigner être dérangé. Tout visiteur ne peut être que mal venu aujourd'hui : un nouvel examen s'impose concernant le dé lituanien qui l'intrigue depuis plusieurs jours. Après être demeuré trop longtemps froid comme glace, voici que le petit cube de bois délivre sans préavis une douce chaleur. Il en faudra beaucoup pour que l'antiquaire délaisse une aussi belle énigme, ne serait-ce que quelques minutes.

La cliente que Lauren vient de lui annoncer se tient sagement au milieu de l'aimable fouillis de L'Arcamonde, une sorte de grosse tulipe sans tige à la main. Une personne familière que Bogaert identifie aussitôt qu'il a zoomé sur elle : c'est Kristien Peeters, l'épouse de son vieil ami et confrère de Bruxelles, qui tient boutique d'antiques à Uccle, entre hêtres de Cambre et chênes de Wolvendael. Raison pour laquelle Bogaert l'a malicieusement surnommé « le Braconnier ». Sans doute ce couple s'est-il soudé d'une passion commune des vieilles choses puisque madame fait profession d'archéologue. Ne pouvant se soustraire aux devoirs de l'amitié, l'antiquaire pousse un soupir résigné, retire le dé d'Atanas de son analyseur thermique et abandonne à leurs bourdonnements les appareils de son laboratoire.

Bogaert n'est pas assez intime avec sa visiteuse pour lui accorder davantage qu'une franche poignée de main. Elle n'est après tout qu'une *connaissance*, délicieux terme français qui sous-entend à merveille le contraire de ce qu'il paraît signifier. Kristien Peeters arbore une quarantaine épanouie. C'est une petite Flamande accorte qui porte joliment ses rondeurs, le teint vif, l'œil tonique. Son visage rond et enjoué tire profit d'une courte chevelure brune. Elle est somme toute l'exact opposé de la diaphane Mme Van Ostade qui accapare tant les pensées du brocanteur ces temps-ci. Ainsi, offrir un peu *d'anijs melk* à la nouvelle venue lui paraîtrait déplacé.

« Ravie de vous revoir, Frans ! Quelle merveilleuse boutique vous avez-là, s'extasie Mme Peeters. Si différente du capharnaüm où se complâit mon mari ! Je me demande comment vous parvenez à si bien aligner vos bibelots tout en conservant à votre magasin son charme de bric-à-brac.

- C'est toute la différence entre ranger et mettre les choses à leur place, chère amie. Qu'est-ce qui vous amène à Bruges par ces frimas ?

- Cet hiver sans pitié, justement. Je m'occupe ces jours-ci d'un chantier de fouilles à proximité de l'abbaye d'Averbode. Mais avec ce gel qui se prolonge, et cette neige qui s'entête, impossible de donner du grattoir comme il faut. Mon équipe et moi avons donc opéré un repli forcé vers notre laboratoire. Faute de pouvoir remuer le sous-sol, nous avons commencé à examiner d'un peu plus près tout ce que nous y avons déjà découvert. Et c'est une de nos trouvailles qui m'a conduite chez vous, Frans. J'ai là un ustensile curieux que nous ne parvenons pas à identifier. Je me suis dit que votre

expérience en matière de bibelots extravagants allait nous être utile. Voilà pourquoi je suis venue risquer une entorse sur le verglas du Quai du Miroir. »

Tout bonus de mystère étant une aubaine à saisir, même pour un antiquaire déjà bien occupé par une rétive énigme balte, Bogaert estime que Kristien Peeters a mérité un bon thé pour se réchauffer. Tandis que Lauren prépare un Sencha aux pétales de roses rouges, le brocanteur brusque un peu les choses :

« L'objet en question est cette fleur de métal que vous tenez là, je suppose.

- Exactement, confirme Mme Peeters en la lui remettant, avec un excès notable de précaution. Je suppose que vous souhaitez être informé de l'environnement de notre découverte.

- C'est dans l'ordre des choses, si tant est que les choses reçoivent des ordres ou nous en donnent. »

Tandis que l'archéologue bruxelloise entame ses explications, Bogaert soupèse la tulipe métallique qu'il vient de prendre en main. La corolle, enduite d'une peinture émaillée rouge en bon état, mais sans aucun doute ancienne, crispe ses pétales entre eux comme une main de fer. En l'absence de tige, on la tient par un anneau adapté à sa base. L'objet est de la taille d'une paume et s'y loge à l'aise.

« Nous avons il y a peu ouvert un champ de fouilles dans les bois de pins proches de l'abbaye des Prémontrés, explique Kristien Peeters. Des promeneurs avaient repéré par hasard les soubassements d'un second monastère, aussi âgé que celui que vous connaissez, mais de taille plus modeste. Ces infrastructures ont été mises à jour par le ravinement des pluies intenses du printemps dernier. Quelques bâtiments tout au plus, et un cimetière conventuel dans l'enceinte. Tout cela a dû être rasé il y a plus de deux cents ans, d'après l'état d'envahissement par la végétation. L'exhumation des sépultures nous a permis de recenser une population exclusivement féminine. Couvent ou béguinage ? Nous n'en savons rien pour l'instant. C'est de cette nécropole que provient la fleur de fer que vous palpez d'un air si soupçonneux, Frans. Figurez-vous que parmi ces tombes tout à fait ordinaires nous avons sorti de terre un cercueil très particulier, en fer lui aussi.

- En fer ? Voilà qui n'est pas banal. D'habitude, on usait plutôt du plomb pour cuirasser le repos éternel des défunts redoutés. La résistance à l'oxydation est très supérieure. Et je devine que, d'un fer à l'autre, c'est dans cette bière que vous avez déniché votre tulipe ?

- Tout à fait. Sous un couvercle riveté avec soin.

- Avez-vous identifié le locataire à ses restes ?

- Pas précisément. L'analyse des ossements et de leur ADN a désigné une femme. La datation chimique situe sa mort vers la toute fin du XVIII^e siècle.

- La tulipe était ouverte quand vous l'avez trouvée, n'est-ce pas ?

- Oui, mais comment pouvez-vous le savoir ?

- Oh, intervient Lauren, qui revient dans la boutique porteuse d'un plateau chargé de bolées fumantes, c'est le genre de chose que M. Bogaert connaît forcément : il siégeait à la droite de Dieu le jour où celui-ci a créé les tulipes de fer ! »

Tandis que son assistante sert leur visiteuse, Bogaert tourne avec délicatesse l'anneau situé à la base de la fleur, et les pétales de métal s'entrouvrent peu à peu. À l'intérieur, un astucieux mécanisme à ressort, enroulé le long d'un axe central, permet de déployer la corolle. On dirait un pistil d'hibiscus torsadé. Une fois la fleur épanouie, l'antiquaire passe avec précaution le doigt sur le bord des pétales.

« Je vois, bougonne-t-il, comme pour lui-même.

- Que voyez-vous donc ? s'extasie Mme Peeters.

- Quand M. Bogaert dit " Je vois ", minaude Lauren, ne trouvez-vous pas que l'on se sent soudain honteusement aveugle ?

- Avez-vous restauré le mécanisme ou était-il dans un si parfait état de marche ? questionne l'antiquaire sans se formaliser des railleries de son assistante.

- En fait, le ressort avait perdu de son élasticité, mais nous l'avons trouvé étonnamment peu oxydé après un si long séjour dans la tombe. Il avait été préparé avec soin contre la rouille. Nos analyses ont révélé la présence d'un enduit à base de colophane, de soude caustique et de glutine.

- Protection que je devine complétée par un vernis à base d'huile de lin et de térébenthine, une recette classique...

- On ne peut rien vous cacher, monsieur le brocanteur. Nous n'avons pas eu grande peine à rendre sa souplesse à une mécanique si bien apprêtée. Mais vous sauriez ce qu'est cette fleur ?

- Peut-être. Tout dépend de ce que vous avez encore à m'apprendre. Qu'y avait-il dans ce cercueil de fer, à part les reliques de l'occupante et notre tulipe rouge ?

- Pas grand-chose, en vérité, soupire Kristien Peeters. Quelques résidus de chanvre, pas d'autres restes de tissu. Un crucifix à main en ébène, dans un état de conservation acceptable. Et deux bouts passablement oxydés d'une guirlande en cuivre doré représentant un motif végétal, sans doute destinée à compléter la fleur.

- Avez-vous identifié la plante représentée par cette frise de métal ?

- Du lierre. L'inventaire s'achève là.

- Ni scapulaire ni rosaire ? Votre nonne a été expédiée dans l'au-delà avec le bagage minimal.

- Les belles âmes n'ont d'autre parure que leur pureté, intervient Lauren, avec une de ces sentences qu'elle affectionne.

- Reste à savoir si celle-ci était aussi immaculée que vous le supposez, ricane Bogaert.

- Voyons, ce ne pouvait être qu'une sainte fille mise en terre consacrée, vu le reposoir réservé d'où on l'a tirée.

- Mais une pieuse fille serrée dans une boîte en fer, tel un haricot vert. On a voulu l'appertiser, votre sainte ! Je suppose, Kristien, que le luminol ne figure pas encore à la panoplie du parfait archéologue ?

- Vous allez bénir le hasard, Frans. Figurez-vous que notre chimiste dévore toutes sortes de romans policiers et qu'il pousse parfois sa passion jusqu'à appliquer à nos trouvailles les méthodes de la brigade scientifique. Ce cercueil inattendu a aiguisé sa curiosité au point qu'il y a cherché des traces de sang. Il n'en a relevé que des marques insignifiantes sur la surface intérieure de la bière, et en a mis un peu en évidence sur le bord de ces pétales. Cela éclaire-t-il votre lanterne ?

- Une véritable illumination, chère amie, jubile Bogaert.

- Vous avez déjà élucidé le mystère de cette fleur de fer ? Comme cela ? En quelques minutes ? Juste le temps de prendre le thé ?
- M. Bogaert vous épluche une énigme en moins de temps qu'il ne gobe une praline, voyons ! glousse Lauren en savourant son Sencha.
- Par contre, mesdames, c'est peut-être vous qui peinerez à avaler la révélation que vous attendez de ma part. Kristien, tenez-vous à ce point à connaître la raison d'être de cette tulipe de ferronnier ? Vous repartiriez plus sereine en l'ignorant, croyez-moi.
- De quoi pourrait s'effrayer un esprit aussi scientifique que le mien, je vous le demande ?
- De la malice humaine, tout bonnement. Puisque vous insistez pour que je manque à mes obligations d'homme bien élevé, je vais satisfaire votre curiosité. En fait, il existe trois réponses à vos questions, trois histoires probables liées à la découverte de cette fleur dans ce contexte... particulier. Aucune des trois ne peut vous réjouir, je le crains.
- Et si vous consentiez à lever enfin le rideau, Frans ? trépigne Lauren, tout à coup prise au jeu. »

Frans Bogaert contemple un instant la tulipe rouge, tourne entre ses doigts le carrousel inerte de ses pétales, et se décide à exposer sa première hypothèse.

« Ce que je tiens là ressemble fort à ce que l'on nomme une corolle de chasteté. Il s'agit d'un accessoire de dévotion en usage jadis dans les couvents, un instrument de vertu auquel on a donné une allure plus charmante, il faut le reconnaître, que les ordinaires ceintures d'abstinence. Quand une révérende Mère repérait parmi ses novices une jeune fille un peu trop combustible pour réserver l'exclusivité de son amour au Seigneur, elle avait recours à cet objet pour combattre ses montées d'hormones gloutonnes. Faute de chasser les coupables pensées, il fallait en compromettre la réalisation. Pour empêcher toute consommation avec un galant de passage, elle glissait cet instrument dans la partie la plus intime de sa nonne trop ardente, puis déployait la corolle à l'intérieur même des chairs, avant de retirer cet anneau, qui est celui d'une clé, ainsi que de toute bonne serrure. Notre religieuse se retrouvait verrouillée tout de bon. Vœu de silence charnel. Malheureusement, les bords des pétales de chasteté n'étaient pas toujours aussi doux qu'ils auraient dû. Certains, mal façonnés, trop coupants, pouvaient causer quelques dommages. Il n'était pas rare qu'une fille maladroite, ou pressée de trop près par un amant non averti, se fasse entailler profondément les entrailles, avec pour résultat une hémorragie trop brutale pour ne pas être fatale. Votre cercueil serait celui d'une de ses infortunées victimes d'une abstinence forcée, enterrée sans excès de publicité dans le cimetière conventuel. On l'aurait inhumée à la hâte, sans même prendre le temps de récupérer la corolle de chasteté, laissée ouverte dans sa couveuse, puis libérée par la décomposition du corps. Les résidus de chanvre sont le peu qui reste de l'habit monacal. Je constate à vos mines répugnées, mesdames, que mon avertissement n'était pas superflu.

- Quelle horreur ! proteste Kristien Peeters.
- Cela me rappelle cette fâcheuse ligne de *La Marseillaise* qui chagrine tant nos amis français... ajoute Lauren avec une grimace. Mais vous nous avez promis trois histoires possibles. La seconde est-elle moins odieuse ?
- Pas vraiment, je m'en excuse à l'avance. Il se pourrait que notre fleur soit en réalité une tulipe d'angoisse.

- Tout un programme...regrette déjà Mme Peeters, de moins en moins certaine de vouloir s'informer *en esprit scientifique* des caractéristiques de sa trouvaille. Qu'est-ce ?

- Il s'agit d'une adaptation florale d'un bâillon métallique le plus souvent nommé poire d'angoisse en raison de sa forme. Pour contraindre un supplicé au silence, ou du moins à réduire sa souffrance à de simples grommellements, le bourreau lui enfournait tulipe ou poire fermée dans la bouche, puis, dépliant l'objet, empêchait ainsi son client de protester contre les traitements indignes qu'on lui infligeait. Ce bâillon présentait l'avantage, par rapport au traditionnel étouffoir de tissu, de tenir les maxillaires bien écartés, distendus à souhait, ce qui provoquait à la longue un appréciable surplus de douleur. Un régal véritable pour tout tortionnaire digne de ce nom.

- Vous en parlez comme un gourmet de son dernier festin, Frans ! Un peu de retenue, quand même...

- Voici le mélodrame que j'imagine à propos de votre enterrée, digne j'espère d'Edgar Allan Poe. Quelqu'un devait en vouloir plus que de raison à la future occupante de ce cercueil. Prêtez-lui une jalousie dévorante : il vous la rendra au centuple. Plutôt que de l'estourbir au plus vite, notre haineux lui réserve une agonie aussi lente qu'épouvantable. Il la ligote au saut du lit, lui comble sa jolie bouche de la tulipe épanouie, la remise dans un coffre de fer tiré de sous l'établi, et l'enterre vivante en passagère clandestine dans le cimetière désaffecté d'un couvent rasé de frais. Elle ne pourra crier pour appeler à la rescousse les rares braconniers de passage. Si d'aventure elle se libère de ses liens, le fer résiste assez bien aux ongles des dames, et elle aura atteint un tel état de faiblesse qu'elle ne fera que gémir. Que vous ayez retrouvé la tulipe ouverte en si bon état donne à penser que l'inhumée n'est pas parvenue à se dégager. Le bâillon a tenu bon jusqu'à ce que la mâchoire inférieure se détache... J'ai l'impression que vous ne goûtez guère cette hypothèse davantage que la précédente.

- C'est le moins qu'on puisse dire, grimace Kristien Peeters. Mais nous ne sommes plus à une abomination près. Entendons votre dernière proposition.

- Le client est roi...La troisième possibilité est que cette gracieuse tulipe soit une fleur de souffrance.

- L'on n'en attendait pas moins de vous, déplore Lauren. Vous auriez pu nous parler d'une touchante corolle de métal offerte par un amoureux mollet à une belle attendrie, avec pour argument d'amour ce symbole de fer qui jamais ne fanerait. Mais non. Que nous réserve votre fleur de souffrance ?

- Eh, qu'y puis-je si cet objet aux bords maculés de sang gîtait dans un cercueil hors norme ? tente de se justifier Bogaert. Ces circonstances n'invitent pas à la romance. Je vous promets une belle douzaine de tulipes de Haarlem, aux pétales les plus délicats, pour me faire pardonner. La fleur de souffrance, comme son nom l'indique, ne s'arrose pas dans un vase. L'objet sert avec élégance à écarter les chairs. Le bourreau pratique une incision quelque part sur son patient, y enfonce la tête de notre tulipe, puis éploie la corolle, qui repousse ainsi en tous sens les lèvres de la plaie. Une fois cela fait, on glisse par les interstices entre les pétales de quoi titiller le client : vinaigre, acide, fleur...de sel, petites braises choisies. Un supplice tout en délicatesse que l'on reproduit simultanément en d'autres endroits du corps avec d'autres fleurs. Charmant bouquet, n'est-ce pas ? L'inquisition avait volontiers recours à cette pratique pour faire bourgeonner les sorcières présumées. On en faisait également usage dans le secret des

monastères où l'on se désennuyait en convertissant de l'hérétique. Il arrivait souvent qu'une fois le travail achevé autant que la victime, le maître tortionnaire, grand seigneur, dépose dans le cercueil du défunt une de ces fleurs pour un ultime hommage. Je peux vous fournir une liste de gentilshommes des supplices coutumiers d'attentions de ce genre.

- Nous nous en passerons, merci, esquivé l'archéologue.

- Mais, de ces trois possibilités plus attendrissantes les unes que les autres, laquelle est la bonne ? demande Lauren, sûre que son patron a déjà en tête l'unique solution à leur énigme.

- Avec ce que je vous ai dit et ce que vous connaissez de la situation, je fais confiance à votre perspicacité pour la découvrir en quelques secondes par vous-même, ma chère assistante... »

Si vous le souhaitez, vous pouvez aider Lauren en lui proposant votre choix parmi les trois hypothèses émises par Frans Bogaert. S'agit-il d'une corolle de chasteté ? D'une tulipe d'angoisse ? D'une fleur de souffrance ?

Envoyez-nous votre solution à l'adresse arcamonde@gmail.com, en expliquant grâce à quels indices et à quels raisonnements retors vous l'avez trouvé. Celui ou celle qui nous proposera la clé de l'énigme avec la justification la plus convaincante sera magnifiquement récompensé, parole de Castor !

*Sinon, profitez de l'été et patientez quelques semaines. Nous publierons ici même le dénouement de **La fleur de fer** avec les explications de Frans Bogaert, aussi magistrales que d'habitude.*